

Berthe Morisot

Paris, Musée Marmottan Monet, du 8 mars au 1er juillet 2012, prolongée jusqu'au 29 juillet



1. Berthe Morisot (1841-1895)
Autoportrait, 1885
Huile sur toile – 61 x 50 cm
Paris, Musée Marmottan Monet
Photo : musée Marmottan Monet,
Bridgeman Art

Dix ans après le Musée des Beaux-Arts de Lille et la Fondation Pierre Gianadda à Martigny, le Musée Marmottan, à Paris, présente une exposition consacrée à l'œuvre de Berthe Morisot (*ill. 1*), la première à Paris depuis plus de cinquante ans. Quoi de plus naturel pour une institution largement dévolue à l'impressionnisme, qui possède de surcroît la plus importante collection de ses œuvres ? Avec près de cent cinquante peintures, aquarelles et dessins, cette rétrospective entend retracer la carrière de Berthe Morisot depuis ses débuts, vers 1860, jusqu'à sa mort, en 1895. Un parcours plutôt chronologique donc, avec de grandes sections thématiques comme « la muse », « la formation », « jeunes filles », « paysages » ou « grandes compositions ». Un bel ensemble, qui peine pourtant à restituer l'originalité de l'artiste.

Muse, Berthe Morisot le fut en effet : cette très belle jeune femme au charme ténébreux fut l'un des modèles préférés d'Édouard Manet, jusqu'à son mariage avec son frère Eugène en 1874. Deux [portraits](#) du grand Manet présentés dans l'exposition viennent le rappeler, et le fameux [Balcon](#) a largement participé à la célébrité de Berthe Morisot, dont on reconnaît les traits dans le personnage du premier plan. C'est probablement au cours d'une de ces séances de pose que Stéphane Mallarmé fit sa connaissance : il sera l'un de ses amis les plus proches, jusqu'à devenir le tuteur de sa fille Julie à la mort d'Eugène. Avant eux, Pierre Puvis de Chavanne avait succombé au charme de cette brune aux yeux sombres, sans parvenir à la convaincre de l'épouser...

Tous ces artistes, c'est d'abord grâce à ses parents, et plus particulièrement à sa mère, que Berthe les a rencontrés. D'une famille bourgeoise, mais assez ouverte, Berthe et ses sœurs prennent dès l'adolescence des cours particuliers de dessin : au XIXe siècle, l'école des Beaux-Arts est encore interdite aux femmes. Les jeunes filles font leurs premières copies au musée du Louvre en 1858 : *Le Calvaire* et *Le Repas chez Simon*, d'après Véronèse, témoignent de l'indéniable talent de Berthe. Mais c'est surtout auprès de Corot, qui l'initie à la peinture de plein air, qu'elle va pouvoir développer son goût pour les effets de lumière, dès les années 1860 (*Vue de Tivoli*, 1863). Véritablement fondatrices pour l'artiste, ces années 1860, qui voient son entrée au Salon, ne sont malheureusement illustrées que par une seule œuvre, le *Portrait de Madame Pontillon* (ill. 2). Déjà, l'audace et la modernité de Berthe s'affirment par la touche libre, légère, visible, la transparence des matières, la présence de la lumière naturelle et la clarté de la palette. L'extraordinaire traitement des blancs de l'étoffe, digne d'un Whistler, témoigne d'une maîtrise rare, impressionniste avant l'heure. Deux ans plus tard, le marchand Paul Durand-Ruel lui achète quatre toiles.



2. Berthe Morisot (1841-1895)
Portrait de Madame Pontillon, sœur de l'artiste, 1869
 Huile sur toile - 54,8 x 46,3 cm
 Washington, National Gallery of Art
 Photo : Washington, National Gallery of Art

Il est important de le souligner : Berthe Morisot fut l'un des tout premiers peintres impressionnistes. A l'invitation de Degas, elle participe activement à la première exposition des « indépendants » chez Nadar avec neuf toiles (!) en 1874. Ses congénères, Monet, Renoir, Sisley, la reconnaissent aussitôt comme leur égale, un peintre original et talentueux. Farouchement indépendante dans sa vie comme dans son œuvre, elle entend se faire reconnaître comme une artiste à part entière : sa peinture n'est pas une « peinture de dame » ou un passe-temps pour bourgeoise oisive, c'est une raison de vivre.



3. Berthe Morisot (1841-1895)
Portrait de Madame Hubbard, 1874
 Huile sur toile - 50,5 cm x 81 cm
 Copenhague, Musée Ordrupgaardsamlingen



4. Berthe Morisot (1841-1895)
Jeune Femme en gris étendue, 1879
 Huile sur toile - 24 x 51 cm
 Collection particulière
 Photo : Christian Baraja, studio SLB

Mais, à la différence d'un Manet, elle ne ressent pas le besoin d'une reconnaissance officielle : sa seule ambition est de « réussir » son tableau et de parvenir à un résultat qui la satisfasse. Or, elle se montre exigeante et rarement contente de ce qu'elle peint. A tort : *Marine* (1871-1875) ou le *Portrait de Madame Hubbard* (ill. 3), qui trahissent l'influence de Manet (qu'elle admire), sont des œuvres pleinement abouties et où s'affirme son indépendance vis à vis des canons de la peinture académique. La toile qu'elle laisse visible sous la touche légère, le caractère inachevé, le naturel des poses : Berthe Morisot, comme Manet, fait ce qu'elle veut (ill. 4). Ou presque. Si son aisance financière (sans atteindre à la fortune) lui apporte une certaine indépendance, sa condition de femme la limite tout autant, même si la compréhension de sa mère, puis de son époux, lui laisse une certaine liberté. Privée d'atelier, (il a été détruit pendant la Commune), elle doit se résoudre à peindre dans son salon ou dans sa chambre, à plier son chevalet et remiser ses pinceaux pour satisfaire à la vie domestique ou aux visites, aux contraintes imposées à une femme épouse, mère ou « maîtresse de maison ». Elle participera néanmoins à chaque exposition impressionniste, sauf en 1879, après la naissance de sa fille Julie.



5. Berthe Morisot (1841-1895)
Julie rêveuse, 1894
Huile sur toile - 65 x 54 cm
Collection particulière
Photo : Dreyfus



6. Berthe Morisot (1841-1895)
Eugène Manet et sa fille dans le jardin de Bougival, 1881
Huile sur toile - 73 x 92 cm
Paris, Musée Marmottan Monet
Photo : Musée Marmottan Monet / Bridgeman Art

Sa condition de femme ne permettait sans doute pas à Berthe Morisot de mener l'existence d'un artiste indépendant, libre de ses mouvements et de ses sujets, débarrassé des contraintes de la maternité et de la vie domestique. Impossible de fréquenter les cafés, d'aller et venir sans chaperon, ou de chercher ses modèles dans les maisons closes. Pourtant, comme les autres impressionnistes, elle peint ce qu'elle voit, ce qui l'entoure, le monde moderne, son monde à elle : sa fille (*Julie au violon*, 1893 ou *Julie rêveuse*, 1894 (ill. 5)), son mari (*Eugène Manet à l'île de Wight*, 1875, ou au *jardin de Bougival* (ill. 6)), les jardins (*Roses trémières*, 1884) et autres bords de mer (*Le Port de Nice*, 1882). Comme les autres impressionnistes, elle veut capter l'instant, la lumière, de la façon la plus juste et la plus naturelle qui soit. Comme eux, elle se détourne des conventions académiques et de la tradition du « beau métier ».



Dans les années 1890, elle s'attelle à de plus grands formats avec des panneaux décoratifs, *Le Cerisier* et *Bergère couchée* (ill. 7 et 8) notamment. Sa manière se rapproche alors de celle de Renoir, devenu lui aussi un ami proche. Plus fluide, plus colorée, sa peinture évolue vers un style de plus en plus lumineux, une palette plus chaude et contrastée, riche d'orangers, de violets et de verts plus denses. Comme si Berthe Morisot avait jeté toute son énergie dans sa peinture. Épuisée, malade, elle meurt prématurément à l'âge de 54 ans. Ses amis Degas, Renoir, Monet et Mallarmé lui rendent hommage en organisant l'année suivante la première et sans doute la plus importante rétrospective qui lui ait jamais été consacrée, avec trois cent quatre-vingts œuvres de l'artiste.

7. Berthe Morisot
(1841-1895)
Le Cerisier, 1891
Huile sur toile - 154 x
80 cm
Paris, Musée Marmottan
Monet
Photo : Musée
Marmottan Monet /
Bridgeman Art

Sans égaler ses illustres aînés, Berthe Morisot fut incontestablement un bon peintre et une vraie artiste. Son œuvre, longtemps réduit à une peinture aimable et facile, voire mièvre – lecture anachronique – a peu à peu été reconnu pour ce qu'il est : indépendant, audacieux, moderne. Aussi l'exposition du Musée Marmottan laisse-t-elle un goût un peu amer : l'accrochage aligne les toiles sans vraiment mettre en valeur les compositions les plus originales, en se contentant de suivre assez platement la chronologie ou les thèmes (paysages, jeunes filles...). Un alignement de « jolis » tableaux, très agréables à regarder. Mais la peinture de Berthe Morisot n'est pas seulement « jolie » : un qualificatif que, d'ailleurs, la critique de son temps ne lui a guère concédé !

En cette fin du XIXe siècle, les thèmes qu'elle a choisis n'étaient pas conventionnels, pas plus que sa facture ou ses compositions. Et si le goût a changé, ce dont on peut se réjouir, il est regrettable que l'actuelle présentation la ramène à ce qu'elle a voulu fuir de toute ses forces : la facilité, le « bon goût », un certain conformisme artistique. Une scénographie moins paresseuse aurait pu mieux servir le propos, que le catalogue ne parvient pas à rattraper : le seul essai (d'ailleurs assez bref) de Marianne Mathieu, commissaire de l'exposition, s'intéresse aux œuvres sur papier, qui ne constituent qu'une petite partie de l'exposition... Berthe Morisot méritait assurément mieux. Mais le public ne boude pas son plaisir et se presse au Musée Marmottan, charmé par l'indéniable talent de Berthe Morisot..



8. Berthe Morisot (1841-1895)
Bergère nue couchée, 1891
Huile sur toile – 56 x 86 cm
Madrid, Musée Thyssen-Bornemisza
Photo : Carmen Thyssen-Bornemisza Collection,
on loan at the Thyssen-Bornemisza Museum